

La théorie linguistique de Gustave Guillaume scrutée dans une perspective énative

Francis Tollis¹

Résumé

Aux successeurs de Gustave Guillaume ² on a souvent reproché une forme d'opportunisme qui, dans sa théorie linguistique, les a successivement conduits à retrouver certains traits de la grammaire générative, puis de l'énonciativisme et de la sémantique cognitive.

En arrière-plan des approches énaives du langage actuelles, la question a été posée de savoir si quelque chose en perce dans ses écrits publiés. A priori, vu qu'ils sont antérieurs à 1960, le risque est cependant grand de n'y trouver aucun signe avant-coureur.

Mots-clés : linguistique énative ; Gustave Guillaume ; psychomécanique du langage

Abstract

Gustave Guillaume's followers have often been blamed for their opportunistic approach, choosing to single out in his theory those elements that seemed to bear a resemblance to generative grammar, or later on to utterer-centered models or even to cognitive semantics.

Today again, some question the possibility of finding some inkling of language enaction logic in his published works. Those works having been written before the 1960s, there doesn't seem however to be much chance of finding any early sign of such a perspective.

Keywords : enactive linguistics ; Gustave Guillaume ; psychomechanics of language

¹ Université de Pau et des Pays de l'Adour, France. Centre de recherche en poétique, histoire littéraire et linguistique (CRPHLL, EA 3003). E-mail : tollis.francis@wanadoo.fr.

² Néanmoins, en revenant aux bases de sa linguistique, cette enquête peut aussi être l'occasion de l'aborder dans la perspective d'une métarecherche comparable à celle dont les errements récents de la biomédecine ont favorisé l'émergence. En effet, selon *Le Monde* du 6 janvier 2016 (p. 7), l'étude d'un échantillon représentatif de la production biomédicale apparue entre 2000 et 2014 a montré que, globalement, elle était loin de présenter toujours « les vertus cardinales de transparence et de reproductibilité ». Fraude, plagiat, silence sur les financements de la recherche, revues en trompe-l'œil, relectures peu fiables, cascades de rétractations, ont abouti à l'éclosion de rubriques relevant d'une métarecherche qui, pour ce seul secteur disciplinaire, a déjà donné lieu à une quinzaine de thèses européennes. Avant tout chargée d'évaluer la qualité de cette production scientifique, cette nouvelle approche se propose aussi d'en faciliter l'amélioration en mettant à sa disposition des outils contrôlés par la communauté.

Sans doute en raison de leur émergence historique au sein des disciplines de l'humain, malgré leur intitulé, les « sciences » du langage n'ont pas exigé jusqu'ici autant de rigueur. Néanmoins, toute recension critique, toute évaluation, chacun des approfondissements externes d'une théorie linguistique lorsqu'elle est contemporaine, toute perspective historiographique ou grammaticographique lorsqu'elle est plus ancienne, relèvent finalement d'une métarecherche comparable.

Introduction

Autosatisfaction, opportunisme ou récupération, aux plus familiers des successeurs de Gustave Guillaume (désormais GG), on a souvent reproché d'avoir périodiquement retrouvé dans sa théorie – à la terminologie près –, les germes, l'annonce ou certains traits de la grammaire générative³, de l'énonciativisme⁴ et de la sémantique cognitive⁵. Même si la psychomécanique du langage (désormais : PML) a présenté et présente encore d'indéniables vertus explicatives, c'était voir en lui un défricheur de première grandeur, lui accorder un destin d'« éternel précurseur » (Wilmet, 1978 : 167) et doter sa théorie de capacités démesurées, peut-être dues à des hypothèses de départ trop commodément infalsifiables⁶.

Cette éventuelle surpuissance de la PML est sans doute pour beaucoup dans l'attrait qu'elle a pu exercer. Sans lui être inhérente, elle pourrait simplement tenir à ce que, faute d'avoir toujours livré le mode d'emploi pratique de ses principes abstraits, elle en a largement facilité des mises en œuvre différentes, voire divergentes, même parmi ses utilisateurs les plus orthodoxes. D'un côté, en raison de cette permissivité la PML a donné lieu à des élargissements et des enrichissements intéressants. Mais d'un autre côté, une fois soumise à la critique épistémologique et recadrée sous la pression d'idées plus contemporaines, elle a vu aussi émerger des corps de doctrine partiellement apparentés mais nettement diversifiés⁷, parfois facilités par les infléchissements que GG, au cours d'un demi-siècle de réflexion, y a lui-même introduits.

Vu le moment d'émergence et le point de départ biologique des approches énaactives du langage, il serait cependant étonnant que le positionnement de GG s'en rapproche réellement, ou alors très tangentiellement. Sur une suggestion extérieure, c'est tout de même à la recherche de leurs improbables contacts que cette intervention s'attelle imprudemment ici. À titre compensatoire, il a semblé au moins qu'elle fournirait l'occasion – elles ne sont plus si fréquentes – de revenir sur les bases de la PML originelle. À l'heure actuelle, en effet, l'accès à ses propositions se fait davantage par les échos qu'en donnent des psychomécaniciens de la troisième génération que par la lecture directe des écrits publiés de son créateur, dont la seule masse actuelle peut déjà décourager⁸.

La présente enquête est centrée sur cinq thèmes.

³ Notamment, estiment certains psychomécaniciens, autour des questions de la nominalisation et des relatives.

⁴ En particulier au moment où il n'avait pas encore échafaudé ses modèles explicatifs les plus abstraits. Cette préoccupation apparaît dès l'une de ses monographies de 1911 (p. 4), dans laquelle GG distinguait deux choses au sein de la pensée qui est à l'origine de l'acte de langage : « 1° La pensée matière du discours (ce qu'on dit) ; 2° La pensée provocatrice du discours (ce pourquoi on dit). La seconde est active ; elle est faite du sentiment que le sujet a de pouvoir atteindre à certaines fins, en dénonçant ce qu'il a dans l'esprit » (cité par Joly dans Boone & Joly 2004 : 316a).

⁵ « Guillaume [est l']aïeul tutélaire de la sémantique cognitive «à la française» » (Rastier, 1993 : 175).

⁶ Par principe rédhibitoire dans une optique logiciste exigeante, ce défaut est peut-être difficile à éviter dans l'approche du langage.

⁷ Voir Tollis (1991 : chap. II-IV, VI-VII et X).

⁸ Les derniers volumes de ses *Leçons* sont les numéros 21 (*Leçons de l'année 1957-1958*), de 2013, 22 (*Leçons de l'année 1947-1948*) et 23 (*Leçons de l'année (1955-1956)*), les deux derniers de 2015.

1. Langage, logique et pensée

Dédicacée à Meillet, la plus ancienne des études de GG qui ait été publiée de son vivant en 1919 porte sur l'article du français⁹. Au chapitre des « questions préjudicielles à la théorie de l'article » (le premier), d'emblée il y proposait de rapprocher métaphoriquement les langues des êtres vivants, car elles en ont la complexité, même si elles ne sont pas comme eux soumises à « une force occulte ». Néanmoins, « ne se laiss[ant] pas réduire en un système de fonctions déterminées » et rétif à toute logique idéale, le langage, estimait-il, relève de lois propres et indépendantes, « non sujettes de l'esprit » : son être comme son évolution consistent en faits « mécaniques, en tous cas d'une psychologie contingente ».

Lorsqu'il entre en contact avec la pensée, ajoutait-il, c'est uniquement par le biais des services que ses éléments formels sont susceptibles de lui fournir, éléments formels qui, à des degrés divers, attestent la présence en son sein des principes et des moyens mêmes de son exploitabilité. Appelés à être mais aussi à *servir*, ils présentent un double statut qui impose leur double examen ; car si leur constitution se satisfait d'une « explication mécanique », leur employabilité requiert une « explication intelligente » « qui en démontre la valeur » : autrement dit, du côté du langage, on n'a que du mécanique et du côté de la pensée du sémantique seulement. C'est pourquoi il est si difficile de séparer le « langage qui sert et la pensée qui s'en sert » (Guillaume, 1919 : 29-31), aussi malaisés à distinguer que l'outil et l'ouvrier. Bref, si les contacts entre le langage et la pensée sont moins nombreux et surtout moins perceptibles qu'on pourrait le supposer, il n'est pas douteux qu'ils existent¹⁰.

Ainsi, paradoxalement, le langage se prête à l'utilisation intelligente de choses qui ont été créées en lui sans intelligence, de telle sorte que, s'il est régi par « ses lois mécaniques intérieures » et si l'esprit n'y entre pas, en fin de compte c'est tout de même ce dernier qui l'emporte. Car, « du moment qu'il y a mécanisme », il lui suffit d'avoir « contact avec un seul point de la machine pour tout commander ». Si les êtres du langage évoluent « sans intervention de la pensée », poursuivait GG, celle-ci agit au coup par coup en s'indexant tout entière sur le besoin expressif du moment. Du fait de cette distanciation, acquérant « une existence significative propre, indépendante des impressions momentanées qui faisaient corps » primitivement avec elles et peaufinant ainsi leurs rapports avec le champ référentiel, ses unités tendent à s'autonomiser et à « s'objectiver » au regard de leurs emplois particuliers. Elles parviennent alors à une certaine stabilisation provisoire qui, indirectement, les rend compatibles avec les desseins sémantiques ponctuellement poursuivis. Il y aurait donc là comme une révolution du système expressif, puisqu'on en serait progressivement venu, non à « *penser directement les idées du langage* », mais à « *penser indirectement la relation de ces idées, en quelque sorte stabilisées, avec nos pensées momentanées, beaucoup plus mobiles* » (Guillaume, 1919 : 32, § 2 et 3, nous soulignons).

À tout moment de leur histoire, les langues présentent des valeurs de quatre ordres. 1) Elles fournissent d'abord – « c'est la partie inerte du langage » – des « éléments significatifs constitués » attachés à des idées disponibles pour exprimer la pensée ; plutôt concentrés dans le lexique, GG les désigne comme *sens littéraux*. 2) Elles en incluent également d'autres auxquels on ne peut raccorder que des sens contextuels variables selon les « *buts de pensée* » ; exerçant « une action sourde, impossible à déterminer » sur les premiers, ils constituent ces *sens d'intention*, autrement dit ces diverses « *actions en puissance* » dont s'accompagne tout

⁹ Elle lui avait valu le prix Volney de l'Institut.

¹⁰ « [...] la pensée toute entière, dans la consécration de tous ses plans, entre en jeu dans l'acte de langage » (Guillaume, [16-VI-39] 1992 : 323/64).

discours¹¹. Certes, l'expression des mobiles du locuteur, la manière dont il pense les contenus qu'il crée et les livre font toujours difficulté. Heureusement, estime GG, au-delà du vocabulaire les langues incluent des formes qui aident à indiquer et à repérer l'orientation du propos, autrement dit « l'action de l'esprit sur ses propres idées ». 3) Selon lui, une troisième espèce de valeur joue encore sur l'ensemble de l'évolution : désignée comme la « suite des impulsions déjà reçues » tout aussi impossibles à déterminer que l'action contextuelle même, elle agirait à son tour comme un ensemble de « directions générales ». 4) Enfin, du point de vue morphologique, extérieures au sens, interviennent encore des actions phoniques ou analogiques.

L'ensemble de ces différentes opérations pèse évidemment sur le contenu des unités comme sur le fonctionnement général de la langue ; mais il n'est pas possible d'y voir quelque « logique souveraine » que ce soit, d'autant que, dans l'idée de GG, les divers plans évoqués « sont sans relation appréciable entre eux » (Guillaume, 1919 : 34-36 et n. 1).

Au total, pour lui langage et pensée ont leur autonomie et n'interfèrent pas forcément, ou alors à la marge et de manière assez mystérieuse (Guillaume, 1919 : 53-54) :

La pensée agit *sur* le langage *du dehors* par l'emploi qu'elle en fait ; elle n'agit pas *dans* le langage et celui-ci se constitue en vertu de ses lois propres, dont la relation avec la pensée paraît ne pas exister, en tout cas demeure inconnue (Guillaume, 1919 : 57).

2. La pensée en action sous visée (regardante)

Déjà mise en avant en 1919 (Guillaume, 314, § 210), la notion de *pensée en action*¹², autrement dit de pensée effective discursivement manifestée, est bien opposée à la pensée potentielle que propose la langue avant emploi, à « l'état de repos » (p. 314, § 210). À son tour, *Temps et verbe* fait état de la « pensée en action de langage » et l'associe à un temps « réel » le long d'un axe linéaire alors dit « chronogénétique ». De cette conviction, GG fait du reste le grand principe de sa théorie (Guillaume, 1929/1968 : 8 et n°1).

À ses yeux, en effet, ce principe permet de se donner de la chronogénèse « une vue par profil », continue par essence, même s'il y a intérêt à n'y distinguer que les positions singulières les plus caractéristiques, à savoir, selon la *visée* à l'œuvre, son début, son mitan et son terme (*ibid.* : 8-10). Dans cette perspective, du côté du verbe cela fait « de la théorie des modes une sorte de *dioptrique* de la visée », dont les variations dépendent de l'idée exprimée et de la résistance qu'elle oppose ou n'oppose pas à l'intégralité de sa « marche » (*ibid.* : 30). Étalonnant alors les « idées universelles les plus nécessaires à l'existence même de la pensée » sur la base du trio sémantique possible / probable / certain qui module les chances d'être, GG fait finalement de leur « *capacité d'actualité* » (*ibid.* : 32-33) « l'unité de mesure », et de ses trois degrés remarquables des « *expressions-étalons* » (*ibid.* : 35). D'abord nommée *pensée regardante* (Guillaume, 1919 : 118-119, 228, § 124) et opposée à la *pensée regardée*, à partir de 1939 cette idée filtrante sera plus tard régulièrement désignée comme (*visée* ou surtout) *idée regardante*, par contraste avec l'*idée regardée*¹³.

¹¹ En tant que « très petits mots accessoires », les particules, notamment, « reçoivent presque tout leur sens de l'impulsion contextuelle »

¹² L'expression ne semble guère réapparaître que le 13 décembre 1946 (Guillaume, 1989 : 26/25) et le 6 décembre 1951 (Guillaume, 1997 : 37/142).

¹³ « L'esprit humain est comme un tableau profond dont le plus proche horizon porte ce qui, dans la pensée même, est regardé et le plus lointain horizon, ce qui, non encore regardé, n'est en elle que du regardant. À l'horizon du regardé appartiennent le discours, les phrases qui le constituent et les mots assemblés dans ces

3. Stabilité ponctuelle de la langue / versatilité du discours

Ainsi assimilée à de la pensée en action, chez GG la production discursive renvoie toujours à une « activité » (Guillaume, 1929/1968 : 121), à une « action de langage » (Guillaume, 1919 : 35, 1929/1968 : 8, n°1), que, en tant que telle, la langue n'exerce pas mais qu'elle permet. Elle n'en fournit pas seulement les instruments, elle en offre aussi « un mécanisme d'emploi ». Dans cette perspective, son contenu se voyait assimilé à un « schème sub-linguistique » présent sous toutes ses composantes, phonétique comprise. Ce schème est ce qui donne à chaque forme son authentique identité et aux morphèmes leurs « convenances [...] secrètes », et, de façon générale, ce qui, pour chaque idiome, définit « un système de relativités réciproques » (*ibid.* : 124).

Par nature, ce système tend à renforcer sa stabilité et son adéquation. Il demeure en l'état tant que l'ensemble des exploitations discursives de chacun des schèmes sublinguistiques qu'il propose ne sort pas de ce qu'il réussit à condenser continument en lui : autrement dit, aussi longtemps que l'infinité de ces conséquences énoncives ne déborde pas de ce qu'il propose au titre d'ensemble de conditions. Mais des altérations sont susceptibles d'apparaître, qui, rompant cet équilibre, entraînent une révolution, quelle qu'en soit l'échelle. Ce peut être sous la pression de quelque substrat, en raison de pratiques dialectalisées, ou du seul fait que le schème, comme l'ensemble du système, est sans cesse porté à « se potentialiser » davantage. Dans ce sens, l'activité que le langage autorise amène ses parties, pour (se) survivre, à s'adapter en s'automodifiant constamment (*ibid.* : 124-128), même si toute « langue constituée [...], peu plastique » tend à « emprisonner » l'esprit et, par conservatisme, à opposer à ses éventuelles initiatives une certaine « résistance », à jouer comme « *force conservatrice* ». Néanmoins, il y a bien des « actions qui tourmentent les langues, infléchissent leurs êtres, créant des formes et modifiant les directions jusque-là suivies » : en raison de l'amélioration de notre « finesse morale ¹⁴ » certains des *buts de pensée* sont en permanence amenés à évoluer (Guillaume, 1919 : 39-40).

Les effets qu'est susceptible de produire chaque entreprise discursive résultent de la mise en contact des sens littéraux attachés aux formes linguistiques, soit avec les déclinaisons et les approfondissements ajustés qu'en réclament des besoins expressifs momentanés, soit avec l'émergence concomitante de sens d'intention ponctuels et changeants attachés à l'exercice d'*actions en puissance* aussi bien qu'à des préoccupations strictement référentielles. Dans le premier cas, tantôt la langue parvient, sans les dissoudre, à cliver les sens institutionnalisés, tantôt elle en tire des formes qui facilitent cette diversification. Dans le second cas, la manifestation ou l'explicitation, même partielle, des objectifs de la parole peut être facilitée par des moyens formels à disposition ; mais en général ils demeurent de loin plus délicats à cerner que son contenu accessible. On se trouve donc en présence de « deux forces contraires », répétons-le : étant de l'ordre de l'*être* et de la matière, la langue se révèle conservatrice ; les deux sortes de besoins évoqués, en revanche, étant de l'ordre du *devenir* et de l'esprit (mobile), se révèlent innovants, et c'est généralement à eux que l'on doit la récupération et la consolidation des plus rentables des expériences discursives avérées.

Il en résulte une « contradiction », qui, selon le GG de l'époque, « resterait perpétuellement sans solution », n'était l'intervention d'« un tiers facteur [...] pour faire pencher la balance d'un côté ». Il s'agit de « l'absurde “désorganisateur” des lois phoniques et analogiques » en

phrases. À l'horizon du regardant appartiennent les mots dont se recompose la langue et dont la condition d'existence en elle est une attente du traitement transitionnel qui les portera de l'horizon du regardant, où ils siègent en permanence, à l'horizon du regardé où ils peuvent éventuellement être appelés à siéger » (Guillaume, [1954] 1973 : 263 ou 2003 : 128/245).

¹⁴ GG (1919 : 40, n°1) ne croyait guère à l'effet du progrès matériel sur l'évolution « des formes de la langue ».

interaction, les premières, issues de lois « aveugles » préparant l'avènement des secondes, issues de lois qu'il dit « voyantes »¹⁵. Les premières ont des effets plus évidents que les autres, parce qu'elles « *modifient l'être matériel du langage*, les secondes se born[a]nt à *consolider* certaines modifications ». En outre, comme un changement dans une partie du système entraîne généralement une mise à niveau de l'ensemble, « il peut se produire ainsi des changements conceptuels non apparents, mais très profonds, qui sont la conséquence d'un léger accident » (Guillaume, 1919 : 35-41). De toute manière, remarquera-t-il en 1948, toute approche synchronique conduit à dresser le bilan des « apports historiques fortuits, irrationnels eux-mêmes, mais rationalisés par intégration au système de la langue » (Guillaume, [13-II] 1973 : 59 ou 1988 : 102/14). De même, elle incite à remarquer que, pour rester accessible à tout sujet, la langue doit réussir à les y intégrer par le biais d'un nombre limité d'opérations de pensée primordiales, simples mais souvent répétées, sur leurs propres résultats : « celles-là même auxquelles la pensée humaine doit sa puissance » (Guillaume, [29-II-48] 1973 : 90 ou 1988 : 123/19).

Si parler c'est toujours tenter d'agir sur autrui – sur soi-même dans le cas du langage intérieur –, GG réservait cette propriété au seul discours, estimant la langue « exempte de toute momentanété » et caractérisable par un « anti-pragmatisme foncier qui lui confère un caractère dominant de construction métaphysique ». Plutôt porté à ne trouver ainsi du pragmatique que dans le premier, par une sorte de réflexe réaliste il a tout de même admis, non sans quelque embarras, que la langue n'était pas complètement dépourvue d'un certain hypo-pragmatisme. Car, avant tout faite pour servir, comme il l'a dit, elle est indissociable de l'« intention générale [...] de pouvoir, en tout état de cause, [...] mieux conduire la visée pragmatique du discours ». En conséquence, dans certains cas, « on voit les constructions métaphysiques de la langue prendre appui [...] sur des données qui [...] appartiennent au mécanisme *pragmatique* du discours » (Guillaume, [31-I-47] 1989 : 79, 86/26 et 87)¹⁶.

4. L'entier du langage dans la perspective de sa *causation* d'ensemble

GG a toujours semblé obnubilé par le désir de se comporter en authentique homme de science poussé par sa curiosité à observer, mais aussi et surtout à débusquer le masqué sous le réel apparent (Guillaume, [27-XI-58] 1995 : 5/12) : à « retrouver le virtuel constructeur – le virtuel causateur » (Guillaume, [19-II-59] 1995 : 138/6) au terme d'une observation ainsi passée de *directe* à *analytique* (Guillaume, [14-V-59] 1995 : 213/27). C'est pourquoi, en 1958 il a estimé que la linguistique telle qu'il l'entendait avait à se pencher sur les trois phases essentielles¹⁷ qu'il convient de distinguer dans la genèse du langage. À ses yeux, il ne fallait pas se contenter de porter son observation sur la troisième, la *causation déverse* qui correspond à la production discursive, ni même sur la seconde, le *causé construit* qui livre la langue aboutie puisque sémiotisée. Il fallait encore et surtout se pencher sur la première, la *causation obverse* génératrice de la langue en attente de signes et donc non extériorisable

¹⁵ L'article en *-l-*, justement, ne se serait imposé qu'après le traitement phonique subi par le démonstratif latin en position enclitique. Pour autant, tenir ce *seul* phénomène pour le principe de son émergence serait sans doute faire trop peu de cas du système des déterminants nominaux en genèse dont il allait faire partie.

¹⁶ C'est pourquoi il pourra paraître quelque peu excessif de tenir le modèle psychomécanique pour complètement « asocial » parce qu'il ignorerait « l'ancrage interactif situé de l'accès au monde (espace, temps, personnes, objets, actions) » (Bottineau, 2016). Car si Guillaume a effectivement placé l'affrontement direct au monde avant la rencontre interindividuelle, dans la langue il a tout de même inséré aussi les moyens d'en sortir. Voir Tollis (1998).

¹⁷ En fait, de cette « causation continuée », GG faisait « une systématique causatrice incessamment opérante » livrant des causés construits successifs jusqu'à épuisement des possibilités de différenciation (Guillaume, [15-I-59] 1995 : 66).

encore. Certes, la langue n'offre alors ni matérialisabilité ni visibilité ; mais le véritable réalisme impose d'y chercher les causes de ce qui se recueille dans le discours achevé au terme des deux phases ultérieures, car ces causes constituent les véritables faits explicateurs. En prise directe sur une lucidité puissantielle, poursuit GG, cette phase initiale est celle où se définit tel ou tel état structural, tel ou tel état substructural. Point de départ de toute la glossogénèse ou mouvement constructeur du langage dans le temps, elle n'a pas seulement un intérêt linguistique, mais philosophique et surtout anthropologique, car rien de ce qu'a accompli *l'homme pensant* n'est aussi révélateur et crucial (Guillaume, [1958] 1964 : 25-33).

Omniprésent dans les analyses proposées par la PML, ce type d'ordination découle du *champ d'opérativité* qu'elle y a en toute occasion ouvert.

5. Le langage, l'univers, l'homme et leurs rapports

Pour GG, sous quelque espèce idiomatique qu'elle se présente, la langue apparaît en chaque sujet et en chaque instant comme le contenant d'un *univers-idée* de nature regardante ponctuellement stabilisé¹⁸. Les représentations dont elle est faite permettent de regarder l'univers effectif – réel aussi bien que fantasmé, externe (habité) mais aussi interne (habitant) –, celui que GG désigne souvent comme « hors-moi »¹⁹. En permanence elle fournit donc, non « la peinture », mais une première grille d'élucidation, d'intellection et de reconstruction analytique de l'environnement – dont la prégnance varie avec le degré d'avancement des connaissances –, car elle n'est qu'un « compendium » de l'expérience (Guillaume, [1954-1958] 2004 : 199/643). GG en a fait tout à la fois une *imaginaire* puissantielle, « une construction de l'esprit » et une « construction de raison » (*ibid.* : 206/672-673). Par son application en quelque sorte interne, la fonction regardante de cet univers-idée aboutit à la distinction en son sein de deux sous-produits regardés, l'un substantiel, notamment responsable de la création du nom et du verbe, l'autre extrasubstantiel et porteur de leurs déterminants, tout spécialement l'article d'un côté et les auxiliaires de l'autre (*ibid.* : 229-230). Ainsi, les opérations dont l'ensemble permet à la pensée, encore pensante alors, de se mettre en branle siègent, en deçà de toute conscience, au plus profond de l'esprit de l'homme. Elles relèvent de cette mécanique « opératrice universelle de la glossogénie architecturale » qui lui apporte sa lucidité naturelle et qu'il avait sans doute eu tort²⁰ de dire « intuitionnelle » (Guillaume, [1954-1958] 2004 : 240-241/790-791 et [1958] 1964 : 33).

GG a toujours tenu à faire le départ entre les deux ordres de relation que l'homme entretient à la fois avec l'univers et avec ses semblables. Faisant du premier le ressort principal de l'émergence du langage et « le véritable objet de la linguistique structurale » (Guillaume, 2004 [1954-1958] : 199/643), il entendait remettre la dimension sociale du langage à sa juste place. Car il estimait que la structure de la langue « doit peu » à la seconde et « doit sinon tout, du moins presque tout » au premier, d'autant que ce qu'il doit à la seconde lui semblait s'intégrer au sein même du premier²¹. De toute manière, ajoutait-il, si le « petit face-à-face » ne se met en place que dans la phase terminale de la causation déverse, l'autre au contraire, le « grand face-à-face » (Guillaume, [1950-1959] 2003 : 129/249, 131/254), « racine concrète du

¹⁸ Voir notamment Guillaume (2004 : 50/143-145, 6/169-170, 67/189, 68/190, 72/210, 143/461, 179/552, 184/572, 214 [1954-1958]).

¹⁹ « [...] la langue univers regardant du en-moi à travers et par les moyens duquel nous réalisons la connaissance de l'univers du hors-moi [...] » (Guillaume, [1954-1958] 2004 : 139/440).

²⁰ À ce sujet on peut voir les remarques de Jacob (1970 : 123), qui à cette expression a souvent préféré celle de « mécanique signifiante ».

²¹ Guillaume ([1950-1959] 2003 : 130/252, [1954-1958] 2004 : 383/54-384/56).

rapport qualitatif universel/singulier, pivot de la mécanique intuitionnelle » et subsocia²², commence à s'échafauder dès la causation obverse, avant même qu'apparaisse toute matérialisabilité (Guillaume, [1958] 1964 : 32 et 33). Il constitue donc bien « le rapport inévitable, inclusif de tous autres » (Guillaume, [31-I-57] 1982 : 79/21)²³.

Certes, autour de 1954 (Guillaume, [1954-1958] 2004 : 385/60), GG avait admis que l'évolutivité de la langue semble attester son caractère social. Mais, face à cette objection, qu'il jugeait non pertinente, il faisait alors valoir, au risque de surprendre, voire de choquer, que la civilisation doit presque tout au progrès de « l'entendement de pensée commune » (Guillaume, [1954-1958] 2004 : 385/60). Cette lucidité, commentait-il, serait loin d'être entièrement liée à l'affinement de l'espèce comme elle peut l'avoir été chez l'animal, même s'il y a sa part : en toute indépendance, à ses yeux elle a anthropogénétiquement coïncidé avec l'évanouissement de la « turbulence mentale originelle » (Guillaume, [4-XII-58] 1995 : 15-16/10-11).

Par ailleurs, GG avait souligné que le langage est indéfectiblement attaché à l'homme, dont il diffracte la lucidité propre, « la seule qu'ait à connaître son observateur ». Ses propriétés sont donc naturellement plus que marquées, déterminées, par la particularité de son *situs* (Guillaume, [12-III-59] 1995 : 174/24-26). Car, à côté de notre langage *situé*²⁴ « dans l'homme pensant <et> réfractant, réfléchissant, diffractant la lucidité humaine » (Guillaume, [12-III-59] 1995 : 174/24), GG avait distingué complémentaiement un type de langage non situé, ainsi qualifié lorsqu'il est « indépendant de tout autre lieu que le lieu qu'il est ». Mais, inobservable, et alors forcément panchronique (de tous les temps), pantopique (de tous les lieux du monde) et panbiotique (de tous les êtres vivants), il lui semblait relever de la spéculation (Guillaume, [4-XII-58] 1995 : 14).

Conclusions

Même si les suggestions de GG étaient en avance sur leur temps, elles ne nous rapprochent pas vraiment de la linguistique énaïve en tant que « programme de modélisation du langage humain comme coordination de ressources incarnées permettant la production intentionnelle d'actes mentaux autonomes » (Bottineau, 2016). Vu le décalage dans le temps, cela n'a rien pour surprendre.

Néanmoins, il est paradoxalement parvenu à établir que, malgré ses indéniables contacts avec la pensée et en dépit de la fracturation qu'on en attribue à Saussure²⁵, le langage ne saurait se confondre avec elle ni faire l'objet d'une approche logiciste. En distinguant son état de repos (la langue ponctuellement stabilisée) de sa mise en service (dans le discours infiniment diversifiable), il l'a associé à une construction orientée et ininterrompue. Pareillement, il a retrouvé le principe de cette opérativité dans son exploitation chaque fois que, sous la pression d'une visée énonciative regardante, il permet de formaliser et de mettre en

²² « [...] le mot langue ne s'applique ici qu'au seul côté structure de la langue. Du côté notionnel, les langues-idée sont extrêmement diverses et nombreuses. C'est du côté notionnel que la langue se déclare fait social. Du côté structure, elle se déclare, de plus en plus, fait humain subsocial » (Guillaume, [1954-1958] 2004 : 306/1101).

²³ Voir encore, le 19 février 1959 (= Guillaume, 1995 : 139/12).

²⁴ « C'est le *situs* du langage dans l'homme pensant qui confère au langage humain ses si originales propriétés » (Guillaume, [12-III-59] 1995 : 174/26).

²⁵ Contre l'approche *pseudosaussurienne* uniquement ou principalement issue de son *Cours*, une lecture et une analyse *néosaussuriennes* plus exhaustive de ses écrits propres révèlent en effet qu'il a au contraire tenu la linguistique de la langue et la linguistique de la parole pour inséparables, et que, en conséquence, il convenait de leur attribuer un objet *unifié* (Bouquet, 2012 : § 0 et § 3.III).

circulation une pensée aboutie. De même, en l'analysant sous le double rapport de l'homme avec l'univers et avec ses pareils, il y a placé à la fois du social et du subsocial, l'a évoqué comme le pivot de la mécanique *intuitionnelle*, abstraite mais en même temps utilitariste et pratique, et a insisté sur ce qui lui vient de son implantation humaine, singulière et exclusive sous l'espèce qu'on lui connaît.

En plus, Toussaint l'a rappelé (Toussaint, 2010 : 40b) car c'est moins connu, sur la fin de sa vie GG a opéré une échappée, étonnante mais pleine d'espoir, en direction des actuelles neurosciences en ouvrant résolument et programmatiquement sa théorie à de possibles prolongements matérialistes. En effet, le 21 mai 1959, après avoir réaffirmé que le *vu hypobasique* constitutif du *su naturel* que le langage présuppose en l'homme devait demeurer l'objet principal de la linguistique, sa *terra incognita* en somme, il avait regretté d'avoir finalement buté, dans son analyse remontante, sur le rapport « entre le vu en pensée [...] et l'organe physique – je dis physique – qui a construit ce vu en pensée » prédictible²⁶, et de n'avoir donc pas réussi à franchir le vaste « fleuve » qui les sépare. À cette occasion, dans cette « nuit noire comme la poix », il avait cependant cru entrevoir « une petite lumière secourable » susceptible d'apporter un éclairage salvateur dans l'établissement d'une certaine isologie physico-mentale²⁷ :

ces mouvements en pensée que nous savons visibiliser dans le champ du langage ont leurs isologues physiques dans l'organe physique (le cerveau) duquel ils émanent. De là, le problème qui consiste à découvrir ce qu'il en est réellement de cette isologie (Guillaume, 1995 : 221/18-19).

Renforcée par une expression largement métaphorique, c'était très explicitement affirmer une conviction peut-être nouvelle chez lui : celle de la réalité « des isologues physiques causateurs » et de l'intérêt de leur élucidation – sans que la réciproque s'observe parmi les spécialistes contemporains du cerveau, regrettait-il. Certes, la « commutation du physique en mental » lui semblait encore garder tout son « mystère », et il se méfiait de l'étude des « organes (et de leur fonctionnement) qui interviennent dans la formation du langage », car, estimait-il, ce n'est pas exactement l'étude du langage. Certes, il ne renonçait en rien au postulat du soubassement mental du langage dont la mise au jour préalable l'avait jusque-là longuement accaparé. Mais à ce moment-là il s'était convaincu qu'il fallait désormais se mettre en quête de ces isologues physiques, avait affiché son « credo » en un « mouvement du cortex », et, bien que leur domaine soit « autre chose que le langage lui-même », comptait sur les neurophysiologistes et les neurochirurgiens, dont il affirmait être loin de « méconnaître, quant à leur valeur précurseur, les premiers tâtonnements ». « La science attend des médecins-grammairiens, concluait-il, et nous avons à faire » leur conquête, pour une « poignée de main » salutaire (Guillaume, 1995 : 221-223).

Peut-être de manière très innovante en ce milieu de XXe siècle, c'était indéniablement ouvrir la perspective d'une approche complémentarément matérialiste du langage, qui s'aiderait des disciplines expérimentales centrées sur le cerveau – anatomie, biologie et physiologie.

En 1970, Jacob avait précisé que, chez lui, « la remontée analytique ne vise à rien moins qu'à nous permettre de trouver la vie – transbiologique – du langage » (Jacob, 1970 : 94). Avec cette ouverture méthodologique et épistémologique, en un certain sens il pourrait sembler que, tardivement mais avec enthousiasme, GG avait souhaité voir s'engager une démarche inverse.

²⁶ « Qu'a-t-il fait en lui-même, cet organe physique pour construire du vu en pensée ? » (Guillaume, 1995 : 221/18).

²⁷ On sait que GG a souvent détourné à ses fins des termes empruntés à d'autres disciplines. Celui-ci procède de la chimie où il sert à caractériser des corps ayant une composition proche et des propriétés chimiques quasiment identiques. Il est parfois utilisé en linguistique pour désigner l'interdépendance du signifié et du signifiant.

C'est déjà un élément de réponse à la question de l'éventuelle proximité de la PML avec la linguistique énaïve et son souci de tenir lucidement compte de la complexe mixité naturelle du langage. De nos jours, il est de toute façon acquis que, parmi les successeurs de Gustave Guillaume les plus portés à faire prévaloir la dimension sémiotique de sa théorie, certains de ceux qui en ont entamé l'examen hypomorphologique²⁸ l'ont effectivement fait dans une perspective énaïve.

Références bibliographiques

- BENVENISTE, Émile (1966). *Problèmes de linguistique générale I*, Paris : Gallimard nrf.
- BOONE, Annie & JOLY André (2004). *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage* (1996). 2^e éd. revue, corrigée et augmentée par A. Joly. Paris : L'Harmattan.
- BOTTINEAU, Didier (2016, avril). La psychomécanique et l'énaction au prisme de deux concepts clés : psychosystématique et psychosémiologie, opérativité et représentation. Colloque international « Psychomécanique, typologie, origine du langage : nouvelles perspectives de recherche / Psicomecanica, tipologia, origine del linguaggio : nuove prospettive di ricerca », Naples.
- BOUQUET, Simon (2012). Principes d'une linguistique de l'interprétation ; une épistémologie saussurienne. *L'Apport des manuscrits de Ferdinand de Saussure, Langages*, 185, 21-33. Disponible en ligne sur <<https://www.cairn.info/revue-langages-2012-1-page-21.htm>>.
- GUILLAUME, Gustave (1919). *Le Problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Paris : Hachette.
- GUILLAUME, Gustave (1964). *Langage et science du langage* [Recueil de 19 articles écrits entre 1933 et 1958]. Paris : Nizet – Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- GUILLAUME, Gustave (1968). *Temps et verbe : Théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris : Honoré Champion, Société de linguistique de Paris, 1929, Prix Volney 1931. Repris en 1965 avec un avant-propos de R. Valin (1964), en même temps que *L'Architectonique du temps dans les langues classiques* (Copenhague, Eisner Munksgaard, 1945), Paris : Honoré Champion.
- GUILLAUME, Gustave (1973). *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*. Recueil de textes inédits préparé en collaboration sous la direction de R. Valin, Québec : Les Presses de l'Université Laval – Paris : Klincksieck.
- GUILLAUME, Gustave (1982). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1956-1957*, vol. 5 : *Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes (II)*. Québec : Les Presses de l'Université Laval – Lille : Presses universitaires Lille.
- GUILLAUME, Gustave (1988). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, vol. 8 : 1947-1948 Série C. *Grammaire particulière du français et grammaire générale (III)*. Québec : Les Presses de l'Université Laval – Lille : Presses universitaires de Lille.
- GUILLAUME, Gustave (1989). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1946-1947*, vol. 9 : *série C, Grammaire particulière du français et grammaire générale II*, R. Valin,

²⁸ Au terme des discussions auxquelles a donné lieu la Journée d'étude organisée à Aix-en-Provence le 9 mai 2016 par le Centre aixois d'études romanes (CAER) sur « La submorphologie en diachronie dans les langues romanes », le préfixe *hypo-* a paru préférable à ceux qui ont déjà circulé dans les approches énaïves du langage françaises.

W. Hirtle et A. Joly (éds.). Québec : Les Presses de l'Université Laval – Lille : Presses universitaires de Lille.

GUILLAUME, Gustave (1992). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 12 : Leçons de l'année 1958-1959*. Québec : Les Presses de l'Université Laval – Lille : Presses universitaires de Lille.

GUILLAUME, Gustave (1995). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 13 : Leçons des années 1958-1959 et 1959-1960*. Québec : Les Presses de l'Université Laval – Lille : Presses universitaires de Lille.

GUILLAUME, Gustave (1997). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 15 : 1951-1952. Psycho-systématique du langage : principes méthodes et applications (IV)*. Québec : Les Presses de l'Université Laval – Paris : Klincksieck.

GUILLAUME, Gustave (2003). *Prolégomènes à la linguistique structurale I [1950-1959]²⁹*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

GUILLAUME, Gustave (2004). *Prolégomènes à la linguistique structurale II. Discussion et continuation psychomécanique de la théorie saussurienne de la diachronie et de la synchronie [1954-1958]*, Québec : Les Presses de l'Université Laval.

GUILLAUME, Gustave (2007). *Essai de mécanique intuitionnelle I. Espace et temps en pensée commune et dans les structures de langue*. Québec, Les Presses de l'Université Laval.

JACOB, André (1970). *Les Exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume*. Paris, Klincksieck. [Réimpr. avec un nouvel avant-propos et une préface d'O. Soutet, Paris, Honoré Champion (« Bibliothèque de grammaire et de linguistique » 40), 2011]

RASTIER, François (1993). La sémantique cognitive et l'espace. Dans *Image & langages : multimodalité et modélisation cognitive* [Actes du Colloque interdisciplinaire du Comité national de la recherche scientifique, Paris, 1er-2 avril 1993], 173-185.

TOLLIS, Francis (1991). *La Parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*. Préface de R. Lafont, Paris : A. Colin.

TOLLIS, Francis (1998). Le pragmatisme et l'hypo-pragmatisme du langage selon Gustave Guillaume. *Histoire, Epistémologie, Langage*, 20(1), 133-146. Disponible en ligne : <www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_1998_num_20_1_2699>.

TOUSSAINT, Maurice (2010). « Quand l'idéalisme ouvre des portes que ne peut apercevoir le matérialisme ». Dans O. Soutet & Ph. Monneret (éds.) *Vitalité de la psychomécanique du langage, L'Information grammaticale*, 126, 37-41.

WILMET, Marc (1978). *Gustave Guillaume et son école linguistique*, éd. revue et augmentée. Bruxelles-Paris : Labor-Nathan.

²⁹ Voir les remarques de Lowe (Guillaume, 2003 : ii et vi, ainsi que Guillaume, 2007 : x). Les deux « Mémoires Steiger » publiés en 2004 sont probablement eux-mêmes de 1959 (voir Guillaume, 2003 : v-vi).